

Timidité

UNE LUMIÈRE GRISE TOMBE DU CIEL GRIS. Des hommes et des femmes au visage gris se hâtent vers leur travail par des rues grises. et sans doute leur cœur, lui aussi, est-il gris. Et moi, je vais être, comme disent les Anglais, un petit homme gris dans une petite pièce grise.

Ma vie est sans horizons : il me semble cheminer monotonement, la tête courbée dans le vent du Nord, parmi une plaine indéfinie sous le couvercle d'un ciel d'acier. Tout romantisme mis à part, je me dirige vers la banque du Crédit Ardennais où je suis employé. Le métier ne m'intéresse pas : je vais m'asseoir tout à l'heure derrière un long comptoir de bois sombre entre le petit blond et Charles le chauve ; derrière moi, Attila, le chef de bureau, et Monique, la belle dactylo.

Bien sûr, ils ne s'appellent pas comme cela — sauf Monique. Je les ai surnommés pour essayer de passer un vernis de fantaisie sur cet univers blafard. Puis il me semble qu'en les cachant derrière des pseudonymes je protège ma propre liberté en même temps que la leur. Les civilisations primitives pensaient que nommer quelqu'un, c'était s'en rendre maître ; tout comme lui refuser son nom le transforme en numéro anonyme : le bagne, l'armée, les camps de concentration le savent bien. Pour moi, fantaisie sans succès : je ne réussis jamais dans mes tentatives, et je garde soigneusement pour moi ces étiquettes. Attila ? parce que, évidemment, c'est une brute toujours hargneuse et grognante, même envers la belle

Monique. Autant dire que lorsqu'il s'adresse à moi, c'est avec une voix de papier de verre. Charles le chauve ? pour un motif évident, sinon bien spirituel. Le petit blond s'appelle en réalité Paul Lemain, mais c'est pour le distinguer de moi, qui me nomme aussi Paul : Paul Scaronne, vingt-cinq ans, tout ce qu'il y a de célibataire. Et pour cause : pour épouser une fille, il faut au préalable, je suppose, lui dire qu'on l'aime. Je n'aurais jamais assez d'audace pour cela.

Lui, donc, il est blond et pas très grand, le visage avenant, les yeux gris, effrayé par personne, l'heureux gaillard ; plutôt un brave type ; enfin, pour les rapports que nous avons à la banque, ce qui ne va pas très loin, évidemment. Moi, je suis vaguement châtain, avec des yeux plus ou moins bruns, taille moyenne, pas de signes particuliers, selon le langage des cartes d'identité. Nez moyen, menton moyen, tout moyen. Et au fond, c'est mieux ainsi ; car autrement j'attirerais peut-être l'attention des autres sur moi, et je ne redoute rien davantage au monde. Passer inaperçu est mon seul vœu.

Pourtant, les gens me regardent souvent dans la rue, avec un air mi-amusé mi-méprisant. J'ai beau m'observer furtivement dans le reflet des vitrines, en passant, je ne découvre rien de choquant. Pas de tache sur la figure ; mais à tout hasard je me la frotte avec mon mouchoir, en faisant semblant de me moucher. Ma cravate n'est pas de biais, je m'en assure constamment. Aucun de mes vêtements n'est déboutonné ou déchiré : avant de sortir, je passe tout cela en revue, et je m'assure de ma correction au bas de l'escalier. Peine perdue : j'ai l'impression qu'on me dévisage, que certains se retournent après mon passage (je le sens, mais je n'ose pas le vérifier), que d'autres se poussent du coude en chuchotant ou en ricanant.

Pourquoi cela n'arrive-t-il qu'à moi ? je suis pourtant le dernier à qui cela devrait arriver : d'abord parce que je ne suis remarquable en rien, et surtout parce que je suis la victime

d'une timidité malade, pathologique. Je souffre plus que personne du contact avec autrui. Pas tellement à la banque, contrairement à ce que l'on pourrait croire. Bien sûr, devant chacun de nous, le comptoir porte, à la façon américaine, une plaque décorée de notre prénom et de notre nom. Mais les clients s'en fichent, Paul Scaronne ou autre chose... Ils sont bien trop occupés à remplir leurs chèques et à vérifier les liasses de billets que nous leur donnons. Pour eux, les employés restent des semi-mécaniques interchangeables auxquelles on ne porte qu'une médiocre attention et une totale indifférence. Beaucoup ne nous disent ni bonjour, ni bonsoir, ni merci ; l'employé est payé pour ça, non ? On ne remercie pas un distributeur automatique ; simplement on pousserait un coup de gueule si jamais il faisait une erreur. Mais je n'en commets pas, parce que je redoute bien trop d'en commettre et que je suis très minutieux, jusqu'à la lenteur. Au point qu'il m'arrive de percevoir l'impatience des clients, à la manière dont ils se dandinent derrière le comptoir ou pia-notent sur le bois en ronchonnant. Malgré tout, la barrière entre eux et moi a quelque chose de rassurant pendant les heures de travail. Ailleurs, il n'en est pas de même.

Je ne suis pas protégé des autres ; je me fais l'impression d'un homme écorché vif qui errerait dans une tempête de sable. Chaque grain me fait mal, je redoute chaque contact. Quand j'étais gosse, je souffrais de ma timidité, terriblement, mais je me disais que tous les enfants passent par là. Je ne me sentais pas seul dans mon cas, et je pouvais chercher à me rassurer en décidant que ce n'était qu'un stade transitoire. Et pourtant ! cette terreur, en classe, d'être interrogé, même quand je savais, sûr de rester paralysé devant le mépris du maître agacé de mes hésitations, et les ricane-ments des bons camarades. L'angoisse de porter un costume neuf, parce qu'il allait attirer l'attention sur moi. La gaucherie dans les conversations où mon tour de parole se traduisait

en bredouillements, tant j'avais peur de bégayer, tant je me hâtai de me débarrasser au plus vite de ce que j'avais à dire ; si vite que j'en devenais incompréhensible et que les autres haussaient les épaules, y renonçant. Et le drame du coiffeur ! je tournais plusieurs fois autour du pâté de maisons pour trouver la résolution d'entrer. Quel coup d'œil me etteraient les clients en attente ? N'allaient-ils pas se moquer de moi ? Peut-être ne trouverais-je pas de chaise pour m'asseoir ? Faudrait-il donner une étrenne au coiffeur, l'humiliant ainsi autant que moi, lui glisser l'argent dans la main, au risque de la toucher (j'ai horreur du contact avec des inconnus), ou le poser dans la sébile, bruyamment ? Mille morts, quoi ! Mes parents se riaient de moi, non sans mépris : « Quand tu seras grand, il te faudra bien te tirer d'affaire tout seul ».

n'a changé ou presque. Ma timidité m'écrase toujours comme une cape trop lourde et trop longue qui entraverait la marche et attirerait les moqueries des passants. Y suis-je condamné à vie ? Pourquoi moi et pourquoi, semble-t-il, pas les autres ? Ils vont, viennent, se coudoient sans gêne ou foncent tout droit, avec autant de sensibilité qu'un bulldozer. Le petit blond, par exemple : les hurlements d'Attila le laissent royalement indifférent, et il plaisante, placide, avec Mademoiselle Regard, l'imposante secrétaire du patron, à laquelle j'ose à peine adresser un salut poli et discret. Les autres ne connaissent pas leur chance : ils sont à l'aise entre eux. Tandis qu'ils se sentent gênés devant moi : ils prennent mon absence de naturel pour de la prétention, mes bredouillements pour un manque d'intérêt à leurs propos, ou, au pire, pour de la stupidité. Voilà : j'ai une sorte d'aura naturelle, fluide, qui indispose les gens et les fait se détourner de moi au plus tôt.

Mais peut-être pas tous. Peut-être pas la seule qui compte, Monique, au nom prédestiné. Depuis deux ans que je ren-

contre mes collègues de travail à la banque, après les bonjour-bonsoir, les considérations sur le mauvais temps et la cherté des choses, les relations ne vont pas plus loin ni plus profond. Je crois n'avoir pas d'ennemis ; pas d'amis non plus, je suis trop insignifiant pour cela. Mais avec Monique, c'est différent. Non que nous ayons eu de vraies conversations, ni de rencontres autre part qu'à la banque. Ni familiarité : je l'appelle Mademoiselle et nous nous vouvoyons. Sans doute un observateur extérieur ne discernerait-il rien de spécial. Mais je ressens une espèce d'intuition, un peu de chaleur qui vient d'elle, au-delà de son amabilité avec tout le monde. J'éprouve un grand plaisir à la regarder quand je lui porte des relevés à taper. Elle est petite — enfin, moins grande que moi ; les cheveux très noirs divisés en bandeaux (je crois, sans en être trop sûr, que c'est le nom de cette coiffure), le visage plutôt rond, les yeux sombres et gais à la fois, éclairés de petites étincelles, dirait-on. Elle est bien faite, rondelette — je trouve ce mot affreux, mais je n'en vois pas d'autre. Elle s'habille volontiers d'un vert sombre qui s'accorde avec son teint bronzé — car elle fait beaucoup de ski. Sa bonne humeur constante l'a rendue très populaire parmi nous. Même Attila essaye d'adoucir sa voix de rogomme quand il s'adresse à elle.

Pourquoi tant parler d'elle ? parce que je pense si souvent à elle que je crois bien que je l'aime. Il n'y a rien là de ridicule : pourquoi tous les autres trouveraient-ils l'âme sœur et pas moi ? J'ai terriblement besoin d'aimer — ça, c'est facile, et d'être aimé — ça, c'est beaucoup plus difficile. Si je suis l'homme sans qualités, pour reprendre le titre de Musil, au moins n'ai-je pas le défaut de la fatuité, inconciliable avec la timidité. Il doit pourtant être bien agréable de cheminer dans la vie, fort de son absolue confiance en soi-même. Regret superflu.

Au fond, je tourne autour du problème que je n'ose pas

aborder de face : j'aime Monique, il me semble en être certain. M'aime-t-elle ? je ne le pense pas. Mais je crois qu'avec le temps j'arriverais peut-être à m'en faire aimer. Des petites choses : son sourire qui répond à mon bonjour. Souvent, quand elle s'arrête de taper à la machine, elle regarde de mon côté et m'adresse un clin d'œil, une petite grimace gaie. Et je crois lire dans ses yeux une sorte de complicité amicale, peut-être un peu plus. Oh, je sais bien qu'elle sourit à tout le monde, que le seul hasard peut amener une rencontre entre nos regards, que mes interprétations risquent d'être subjectives. N'importe : il y a là beaucoup pour moi, plus même que je n'ai jamais eu. Je me répète qu'on doit saisir sa chance au passage, et je rassemble, depuis des jours, tout mon courage pour cela.

Oui, mais comment procéder ? Lui dire, en arrivant à la banque, selon la formule des romans du 19^e siècle : « Mademoiselle Monique, j'ai l'honneur insigne de vous demander de bien vouloir m'accorder votre main » ? Ou encore, toujours comme dans ces romans, « Puis-je avoir le bonheur d'espérer, Mademoiselle, que je ne vous suis pas tout à fait indifférent » ? Absurde ; je m'imagine en train de déblatérer ces inepties sous l'œil écarquillé d'Attila ou de Charles le chauve.

Je voudrais bien savoir comment s'y prennent les autres : abruptement, à la hussarde ? ou par fines allusions ? ou franchement, par demandes et réponses, du genre : « Ben, voilà, je vous aime. C'est-y réciproque ? » Non, tout cela est ridicule, l'amour est un sentiment trop délicat pour se traduire en formules nettes. Je ne lui ferai donc pas une déclaration, comme on dit, ou plutôt comme on disait autrefois. On procède autrement aujourd'hui, si les films que je vois au cinéma et à la télé reflètent vraiment la réalité : on la mène dans la chambre (à elle ou à lui, cela revient au même). On écluse deux ou trois bourbons. Musique, douce ou vive, selon les

cas. On s'approche d'elle avec un air spécial : elle vous tombe automatiquement dans les bras ; on la déshabille, ou elle le fait elle-même. Et le reste va de soi, ou plutôt d'eux deux. Mais ça ne marcherait pas pour moi : mon air spécial serait manqué et la gifle serait plus probable que l'abandon lascif. D'ailleurs, aucun regret, parce que l'amour, pour moi, est tout autre chose.

Bon, ne nous égarons pas ; j'en suis arrivé à l'idée que voici : puisque je n'oserai jamais lui parler nettement et encore moins lui poser la question cruciale, le mieux est de ne pas recourir aux mots. Mais un geste, un cadeau, par exemple, et symbolique, si possible, serait une bonne solution. Un bijou, broche, boucles d'oreilles, bague ? Non, pourquoi pas une alliance, pendant qu'on y serait ? Il faut une amitié déjà bien sûre pour un cadeau de la sorte. Alors, comme tant d'autres avant moi, j'ai choisi le bouquet de fleurs.

Un peu romantique ou romanesque, sans doute ; mais aucune intention de rivaliser avec Félix de Vandenesse dont le moindre bouquet offert à Madame de Mortsauif équivalait à une déclaration de trois cents pages, où chaque fleur avait un sens codé, aussi bien compris à l'émission qu'à la réception. Cinq sur cinq. Fini le temps du *Lys dans la vallée* — si jamais il a existé.

Après avoir bien réfléchi, j'ai décidé d'offrir à Monique un bouquet de roses rouges. L'occasion ne pouvait être son anniversaire dont j'ignore la date. Oui, cela peut sembler naïf, mais je ne sais pas son âge ; avec les femmes il est difficile de l'évaluer ; je lui donnerais dans les vingt-trois ans. D'ailleurs, quelle importance ? Mais on peut offrir un bouquet à quelqu'un pour sa fête, et mon calendrier m'a fourni le jour de la sainte Monique. C'était hier.

Il faisait beau, je n'avais jamais vu un temps pareil : un soleil net, un ciel bleu. Une sorte d'allégresse générale

transfigurait la cité. Même les gens dans les rues semblaient heureux. Personne ne m'a regardé de travers ou n'a hoché la tête pendant que je me rendais vers un magasin de fleurs que j'avais repéré depuis longtemps. Sans jamais y entrer, bien sûr. Quelle idée ç'aurait été de m'acheter des fleurs pour moi tout seul ? Et je me figurais que la fleuriste m'en voulait de passer tous les jours devant chez elle sans rien prendre. Mais pas du tout : elle m'a reçu très gentiment et m'a assemblé un beau bouquet de roses rouges, avec quelques brins d'asparagus, le tout bien enveloppé de cellophane. Et elle me l'a tendu avec un joli sourire, comme si elle se doutait de sa destination. Ma foi, j'en ai eu le cœur réchauffé : on me sourit si rarement. J'ai entendu dire que les gens trop timides finissaient par intimider les autres, une sorte de choc en retour. J'ignore si c'est vrai, et d'ailleurs je n'en serais pas plus hardi.

Dehors, il faisait bon ; si bien que j'ai ôté mon éternel imperméable et l'ai porté sur le bras, ce qui était bien commode pour dissimuler en grande partie le bouquet. J'ai horreur de porter des paquets dans la rue ; j'ai l'impression d'un ridicule qui me singularise, me signale à l'attention générale. Je me rappelle que Brummel défendait au dandy de porter quoi que ce fût, à l'exception d'un melon, non enveloppé. Il considérait ce dernier point comme capital, je n'ai jamais su pourquoi. À ce prix, je n'aurais pas eu le courage d'être dandy.

Donc, j'ai poursuivi mon chemin habituel, assez à l'aise, sensation imprévue et bien agréable. Je pouvais regarder les passants sans gêne au lieu d'avancer comme à l'ordinaire les yeux baissés. Et je me demandais si l'amour n'accomplissait pas des miracles, pour me transformer à ce point. Depuis le temps que les poètes le chantent, il faut bien qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire dans ce sentiment. Je devrais peut-être essayer de lire de la poésie pour voir si ces gens-là ressentaient la même impression que moi. Parce que, jusqu'à

présent, j'avais plutôt mis le nez dans le journal que dans des poèmes. Mais après tout, pourquoi pas ? Je n'aurais qu'à demander à un libraire quelconque : ils doivent savoir, eux.

Bon. Je suis arrivé à la banque et passant par la petite porte réservée au personnel je suis entré dans le vestiaire. Nous précédons les clients, bien entendu, d'une dizaine de minutes, pour avoir le temps de nous mettre en place à nos postes respectifs. Alors seulement on ouvre les grilles de la grande porte et le public peut entrer. J'étais seul dans le vestiaire — avec Charles le chauve. Mais lui, il ne compte pas, vu que, par principe ou par la conséquence de son abrutissement, il ne parle à personne. Par la porte entrouverte, j'ai vu que Monique était déjà à sa machine. Cela, je le savais depuis la veille, parce qu'elle avait déclaré qu'elle arriverait de bonne heure pour terminer un travail en retard. Je ne voulais pas entrer seul, mon bouquet à la main ; je ne voulais rien d'ostentatoire. Je n'avais qu'à attendre le premier collègue venu et entrer avec lui, comme si de rien n'était, toujours l'imperméable sur le bras pour cacher le bouquet que j'offrirais au dernier moment. J'étais ému, bien sûr, mais pas tellement effrayé de ce que j'avais à faire, moi qui, d'ordinaire, m'imagine par avance le moindre acte et le répète indéfiniment en esprit, pour essayer de prévoir tout ce qui risquerait de ne pas marcher— Mais pas cette fois-là.

Là-dessus est arrivé le petit blond, décontracté, sifflant un air désinvolte, à son habitude. On s'est dit bonjour et on s'est dirigé ensemble vers la porte qui donne sur la grande pièce de réception où Monique travaillait à sa table. Je ne regardais qu'elle, je ne voyais qu'elle. Le petit blond et moi, nous sommes arrivés ensemble à la porte, et, automatiquement, je l'ai laissé passer avant moi. Je m'efface toujours devant tout le monde, je suis conditionné comme cela. Ainsi nous sommes entrés.

Alors Monique a levé les yeux, elle a poussé un petit cri de

joie, son visage s'est éclairé d'un beau sourire. Elle a quitté sa machine à écrire et s'est précipitée. Elle disait : « Paul, mon chéri, que c'est gentil à toi d'avoir pensé à ma fête. Et ces fleurs magnifiques ! » Elle courait vers moi, pendant qu'Attila faisait les gros yeux ; mais ça lui était bien égal. Quand elle a été près de moi, elle a ouvert les bras, toute joyeuse, et s'est jetée au cou du petit blond, lui donnant de gros baisers sonores de petite fille, tandis qu'il la serrait contre lui.

Eh oui ! c'est ainsi. Ce fut ainsi. Il n'y a que les romans qui finissent bien ; la vie, pas souvent ; surtout pas pour moi.

Pendant ce temps je voyais sur sa table un bouquet de fleurs, des tokyos jaunes, que le petit blond y avait placé, je ne sais quand, avec un mot pour expliquer, ou se déclarer. Allez savoir. Par chance, tous les yeux étaient fixés sur eux deux. J'ai pu, sans attirer l'attention, reculer de quelques pas, passer par le vestiaire, jeter les roses rouges dans la poubelle de l'immeuble, revenir poser mon imperméable au vestiaire, entrer à nouveau et saluer Monique d'un air dégagé, ou plutôt de mon air ordinaire. Et je n'ai guère pu que marmonner : « Bonjour, Mademoiselle, et bonne fête ». Je ne sais même pas si elle m'a entendu. Alors je me suis assis devant ma caisse enregistreuse et ma machine à calculer, moi l'automate employé, et les clients sont entrés.

Et puis ? Et puis c'est tout.

Mais aujourd'hui, une lumière grise tombe du ciel gris. Des hommes et des femmes aux visages gris se hâtent vers leur travail par des rues grises. Et sans doute leur cœur, lui aussi, est-il gris. Pour le mien, je le garantis. Le petit homme gris va entrer dans la petite pièce grise. En sortira-t-il un jour ?